

à qui voudra bien lire, à mes amis, à ma vie  
à ceux qui y ont contribués  
merci d'avoir cru en moi pour obtenir ce résultat, bonne lecture

## **Des mots sur les blessures**

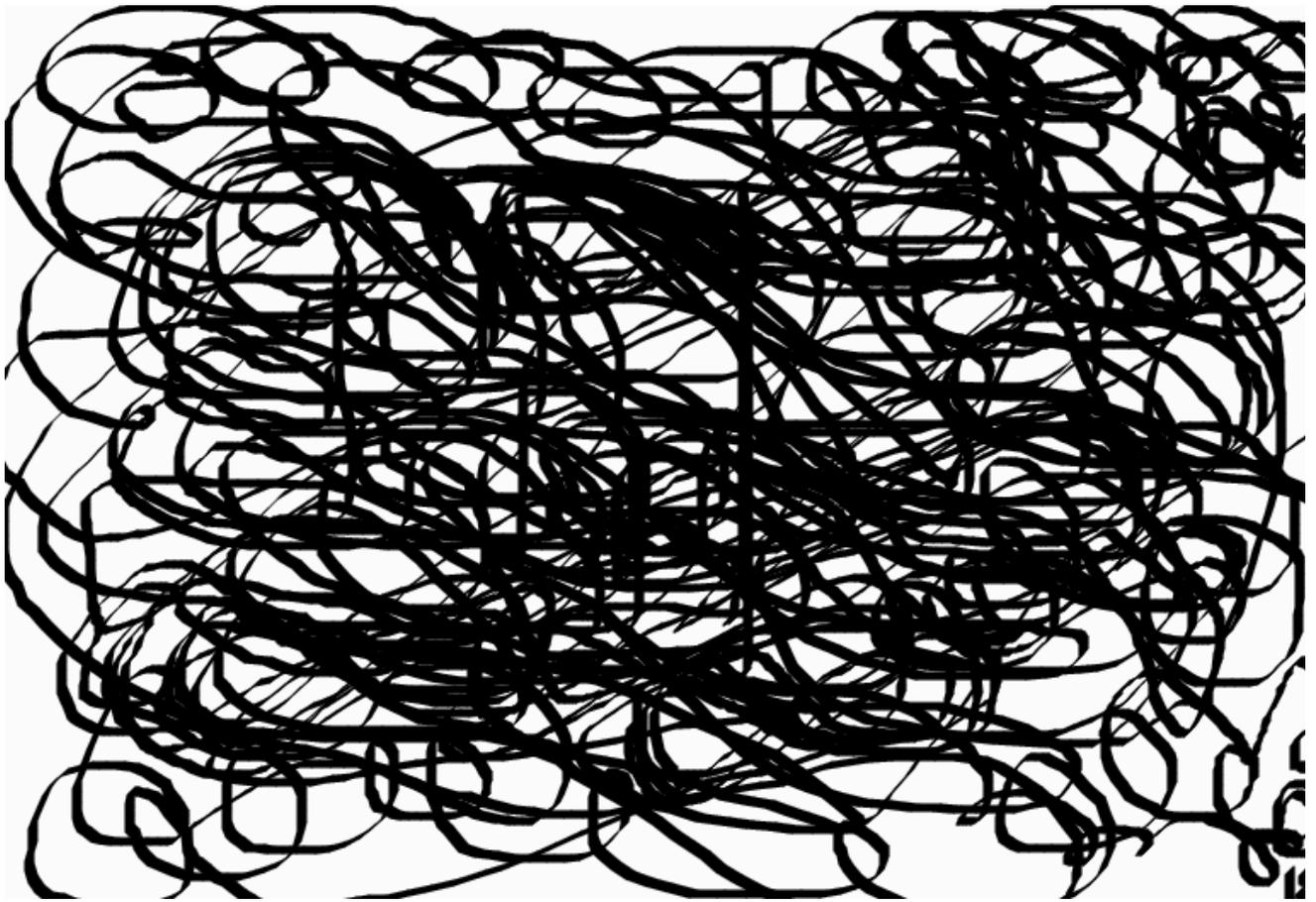
5 juillet 2002.

C'était une belle journée d'été chaude et ensoleillée, où le monde vivait, dans ce dehors, pendant que moi, Mandy, venais à peine d'ouvrir les yeux sur le monde où ils semblaient tous vivre paisiblement. Ce monde qui nous est, dès le plus jeune âge, décrit comme merveilleux pour nos yeux d'enfants. Par césarienne, sous le signe du cancer ; c'est ainsi que je suis venue au monde. C'est de cette façon que débute mon histoire, et celle qui m'a permis d'écrire ces quelques lignes parfois banales, et ces mots, nés eux aussi, ce cinq juillet.

Du peu que je me souviennes, mes premières années se sont montrées calmes, et pour ainsi dire presque belles, à leurs façons. Ma maman avait passé beaucoup de temps avec moi, et mon papa faisait de son mieux, ce que je jugeais suffisant, du haut de mes trois ans et des poussières. Je n'allais pas tarder à rentrer en école privée, et ça me comblait déjà. Lorsque mes parents ont repris leurs travaux respectifs, je me suis retrouvée chez mes grands parents. Ils étaient à la moindre écoute sur mes besoins, ils ont tout fait pour que je me sente bien et chérie pendant des années, pour que mon esprit soit calme et stable pour le reste du temps et que je puisse avoir une enfance - en somme-, heureuse. Et jusqu'ici, ça semblait fonctionner.

Mes parents et moi vivions dans un immeuble qu'on aimait appeler "la tour", parce qu'elle était constituée de treizes étages. Ce fait m'a toujours fascinée, d'ailleurs. Comment un si grand immeuble pouvait exister, et plus encore, comment pouvait-il contenir autant d'appartements et d'habitants, à lui seul?

Un beau jour, âgée de sept ans, assise devant les dessins animés, mes parents se sont approchés de moi avec un air absent : "Tu as un frère." Cette phrase, pourtant aussi minime soit-elle, a mit du temps à être comprise. Cette phrase qu'on lance comme un "bonjour", celle qui sonne comme un coup de fouet soudain. Celle qui résonne. Un frère. Qui était-il? Comment pouvait-il être, loin de moi, loin de l'endroit où il devait vivre? Je n'ai pas réussi à formuler un mot, ni même une phrase, seulement un hochement de tête. Un hochement de tête qui signifiait l'innocence, qui laissait place à l'incompréhension, qui n'avait besoin que de réponses. Égoïstement, je me demandais qui me l'avait enlevé, ce grand frère que j'avais toujours souhaité. Qui lui avait enlevé un de ses parents, comment pouvait-il se construire sans l'un d'eux, tandis que moi, j'avais une famille bien rangée? C'est à ce moment là que j'ai compris. J'ai compris que le monde n'était pas celui qu'on voulait que je vois. C'était la pire façon de le comprendre, c'était la première fois que les mots me heurtais, que les voix d'habitude si douces et bienveillantes me semblaient violentes et sèches. Ces voix qui se sont peu à peu transformées en cauchemars mental. Ces mêmes voix qui ne nous quittent plus, une fois qu'elles ont trouvées leurs places dans notre tête.



Des médicaments. Beaucoup de médicaments, tous vidés, et avalés. Elle a tenté de mettre fin à ses jours, et de mon jeune âge, je n'arrive pas à lui en vouloir. J'étais à l'école, à ce moment là. Je me souviens encore de ce "Je suis rentrée !" joyeux et annonciateur, sans réponses, qui a su retenir mon attention. Elle est alors inerte dans ce lit, ne bouge plus. Trop de questions se bousculent dans ma tête. Que dois-je faire? Est-ce qu'elle est encore vivante? Est-ce qu'elle veut être sauvée? Panique. Je la secoue par réflexe, elle vomit, je pleure. Beaucoup. Et puis le vide. Ce vide immense qui veut nier la situation, nier les blessures. Le vide qui a empêcher mon corps de se dérober, celui qui m'accompagne depuis toujours.

C'est à ce moment que les voix dans ma tête sont devenues plus fortes, plus présentes, bien plus "tout" qu'auparavant.

Il avait une relation avec elle, depuis un bon moment, alors il voulait qu'on la rencontre, pour savoir ce qu'on pensait d'elle, après maman. On est allés passer un week-end là bas, c'est quoi un week-end? Juste trois petits jours, à peine. Elle avait deux enfants, des garçons. L'un d'entre eux avait dix huit ans, et l'autre, douze. J'étais alors à peine plus jeune que le deuxième, à qui je n'avais pas adressé un mot lors de mon arrivée.

J'adorais rencontrer de nouvelles personnes, même si j'avais beaucoup de mal à m'intégrer avec ceux de mon âge, j'avais besoin de ces interactions sociales, comme tout enfant de cet âge. A ma grande surprise, j'ai réussi à établir une discussion avec le plus grand avec aisance, qui s'est comporté d'une manière protectrice et compréhensive, comme s'il l'avait toujours fait. Cependant, il a dû partir avant la fin du week-end, me laissant avec son frère dont je n'avais toujours pas entendu la voix, du moins pas de façon directe. Il m'a subitement parlé après le départ de son frère, comme s'il se bloquait lui-même en sa présence. La discussion s'est alors installée, puis je me suis rapidement endormie, insouciuse. Je me suis réveillée dans la nuit, alors qu'il jouait sur internet. Il s'est retourné vers moi, s'est approché et a fait de mon corps son propre désir. Comme s'il n'attendait que ce moment depuis le départ. Il baladait ses mains sur mes courbes alors jeunes à cette époque, comme s'il les connaissait par coeur sans même n'en avoir vu la couleur, ou l'autorisation.

“Quand il faut parler il y a du monde, mais une fois que c'est

l'heure des grands, t'es plus là” m'a-t-il dit sèchement, tandis que mes sanglots d'enfant se faisaient silence. Personne n'a jamais su, ne s'est jamais douté de ce qu'il s'était passé, cette nuit là. Personne ne m'a vue fixer le plafond le reste de la nuit pendant qu'il s'endormait, repent. Personne, même pas moi, n'a entendu ce vide prendre plus de place encore, et mon coeur se fendre. Le néant venait, petit à petit, et je me suis mise à sombrer si fort, que je suis devenue l'ombre de moi-même, sans en prendre pleinement conscience.

**quelques mois plus tard.**

mon corps n'est plus le mien, je ne peux plus concevoir l'idée de me voir dans un miroir. ma tête ne comprend pas, elle est trop jeune pour comprendre, mon corps, lui, sait. il veut disparaître, il aimerait que rien ne se soit passé.

tout va bien.